

Jean Paul II

Le pape aura été un symbole plusieurs fois au cours de son long pontificat. Mais un symbole changeant. Premier pape non italien depuis les pontificats avignonnais, héraut implicite de la lutte antisoviétique qui deviendra parangon du renouveau de l'église une fois le bloc de l'est effondré. C'est, qu'entre le monde de 1978 et celui de 2004, il n'y a plus grande chose de commun.

Cette photo, prise en 99, est celle d'une messe de béatification. Elle montre le Saint Père, assis, drapé dans une vêtue cérémoniale que le vent semble mouvoir dans un jeu d'ombre et de lumière. Il tient de sa main droite un crucifix

Deux éléments frappent l'imagination et forcent l'analyse qui font de cette photographie non pas simplement le reportage d'un événement mais un emblème :

- La contradiction frappante entre le crucifix, fièrement érigé, et le port, brisé, du pape. Le vicaire est le crucifié lui-même comme si sa souffrance, insensiblement glissée de la croix à la tête, envahissait le messager.
- Le mouvement même qui anime la composition. Du bas à gauche vers le haut à droite. L'avenir est dans cette croix dressée, mais courbée vers quoi tout conduit, du faste élégant et moiré d'un drapé claquant au vent, à cette tête effritée de douleurs que la mèche effilochée, presque duveteuse, rappelle néanmoins.

On remarquera que ce ne sont pas, en eux-mêmes, que crucifix et tête voûtée font sens mais par la dynamique qui relie l'un à l'autre. Le pape, qui est l'officiant suprême, certes, mais n'est, après tout, que l'intermédiaire, subitement dans cette capture insolite d'un instant de souffrance, se métamorphose : il est la souffrance incarnée. Et donc l'essence même du christianisme. L'agneau incarné, il est celui qui prend sur lui la souffrance du monde : sans se substituer au Christ, ce qui serait parjure, mais en devient pourtant l'incantation. Il est le chemin de souffrance qui mène à Dieu, d'où ce mouvement ascensionnel qui glisse du drapé au crucifix incurvé. Reprenons, car cette transhumance du sens est plus riche encore : au même titre qu'Aaron est le porte parole de Moïse qui est celui de Dieu (« tu seras son Dieu comme je suis le tien » dit Yahvé à Moïse à propos d'Aaron), Jean-Paul II est le symbole du symbole du Père. Médiateur du médiateur, il est le chemin, quelque chose comme un passage et pour cela interminable comme son règne.



On remarquera ensuite l'opposition entre l'élégance noble de la vêtue et l'austérité rugueuse du crucifix. Il y a quelque chose qui pourrait sembler tragique et somme toute assez protestant dans cette dénonciation de la richesse de l'église. Le dualisme manichéen richesse/pauvreté ; péché/sainteté aurait pu fonctionner n'était, entre les deux pôles de cette binarité, la tête voûtée du pape, comme brisée, mais auréolée d'une couronne immaculée et volatile de cheveux.. Il est bien ici, à sa juste place d'intermédiaire, traduisant en même temps que trahissant la parole du Très Haut. Il est au mi-lieu de tous les sacrifiés, de tous les sacrifices. Entre le béatifié qu'il exhause, et le crucifié qu'il incarne, Jean-Paul II porte sur son visage le rictus du devoir ; de la certitude qu'il n'est pas de place humaine enviable, pas même celle de suprême intercesseur.

C'est en ceci que cette photo excède l'événement qu'il relate : il ne fige pas une pose ; il est l'essence de ce qui indispose.

